

*Je ne veux pas que vous entendiez mon cri,
Je veux qu'il vous éveille
Et que vous entendiez votre propre musique.¹*

La disparition d'Hélène Péras le 19 juillet 2018 laisse un vide aussi parmi nous, les amis de Claude Vigée. En 1988, elle avait participé au colloque de Cerisy puis réuni les actes avec Michèle Finck dans un bel ouvrage de référence intitulé *La terre et le souffle*². J'ai fait sa connaissance chez Claude et Évy un dimanche après-midi. Je me souviens de l'évocation d'une croisière qu'elle avait faite sur le Rhin. Elle m'avait offert un de ses recueils de poèmes. Nous échangeons quelques pensées amicales à chaque rencontre. J'aimais l'entendre lire les poèmes de Claude et j'entends encore sa voix qui porte la musique des vers avec une vibration et une ferveur, transmettant le plaisir et le désir de poésie. Elle a légué à son tour des poèmes par lesquels nous pouvons écouter sa voix et sa propre quête de la parole. Les mots, dit-elle, « cherchent encore leur chemin », ces mots qui n'ont « pas voulu mourir avec mon rêve »³. Je relis aujourd'hui des poèmes des trois recueils suivants : *Résonances* (1978), *La mémoire et la voix* (1983) et *Le dévoilement* (1998) en essayant de susciter un peu de sa présence parmi nous.

Dans un monde inhabité, comme déserté par les hommes, et avant de découvrir le mouvement qui transcende la tristesse, la révolte, la tragédie qui nous retiennent dans les plis et les fissures d'un monde minéral (*métallique*, dit-elle), les mots sont les « Seuls échos sauvés / Du naufrage ». Ce matériau-là, Hélène l'empoigne comme une poussière céleste par laquelle l'écriture poétique est rendue possible : avec amour, car « l'horizon de la voix » est fermé ; par le baiser ainsi imagé : « L'estuaire double des lèvres unies, / Aube et soir retrouvés »⁴ ; dans la douceur et la persévérance, car l'existant ne peut être qu'approché, caressé, interprété.

Depuis la naissance, à l'aune de l'enfance, les cris de détresse sont validés par le réel : la faim, la soif, l'inconfort, l'abandon, la peur, les frustrations... D'où la nécessité d'agir pour rendre perceptible ce cri humain, à l'oral comme à l'écrit, par le geste et par la parole, par l'image et par les sons. Pour Hélène, le poème répond à un besoin de transcendance : il est un départ, une ouverture, un passage. C'est la quête de toute sa vie, son travail de médecin et de psychanalyste, de femme engagée pour les autres, dans un souci d'ouverture

1 Hélène Péras, *Le dévoilement*. Paris : Arfuyen / Le Noroît, 1998, p. 8.

2 *La terre et le souffle : rencontre autour de Claude Vigée, 22-29 août 1988* / sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck. Paris : Albin Michel, 1992.

3 « Les mots perdus », in : *Résonances*. Paris : sans éditeur, 1978, p. 104.

4 *Ibid.*, « Asymptote », p. 88.

et de réparation. Pour donner à voir le chemin parcouru, j'ai choisi deux poèmes qui expriment à l'extrême l'absence douloureuse (« Il n'était de Provence »⁵) et le miracle de la présence (« Viêt Nam »⁶).

Les lieux qui figurent ici et là-bas sont chargés de réminiscences, d'interrogations, d'émotions qui se disloquent dans un temps et un espace séparés. À la perte de l'Aimé répond le vide du ciel et de la terre (« les arbres ne sont pas revenus »⁷). Le désert intérieur va peu à peu se transformer en oasis dans l'émergence du souvenir (qu'elle appelle parfois « visions diurnes ») qui contre toute attente creuse vers la source à laquelle Hélène Péras est restée fidèle. « Et j'entends, mot après mot, / Jour après jour, vibrer / Les grands cercles sonores / De l'espoir qui n'a plus de nom »⁸, écrit-elle.

La séparation et la dérégulation nous tiennent prisonniers de notre for intérieur, de notre château fort intérieur, faudrait-il dire. C'est là que la poésie d'Hélène nous cherche. À partir des images et les idées fixes qui nous privent de liberté et d'espoir, la poétesse déplie des contradictions préférables à une dialectique qui oppose et qui exclut. Sa poésie nous invite à l'écoute, à l'observation, à la quête, au mouvement. Nous sommes engagés par ce que nous voyons et ressentons. Pour Hélène, ce sont entre autres les paysages lumineux de la Provence où elle habitait depuis les années 1980 et les cimetières d'après la colonisation et les guerres meurtrières qu'elle découvre au cours de son voyage au Viêt-Nam en 1993. Que le malheur et la beauté puissent faire résonner un cri semblable, c'est une question difficile à appréhender et en même temps une source de lumière qu'elle reçoit de la poésie vietnamienne qu'elle traduira en français.⁹

Chez Hélène Péras, l'étonnement est le signe de son empathie, des prises de conscience qui permettent d'assumer la responsabilité de sa propre histoire et si possible de métamorphoser en histoire le destin de chaque enfant de la terre (*jedes menschakénd*, comme on dit en alsacien). L'exploration des choses et des êtres rencontrés, la découverte d'autres lieux et des cultures étrangères inaugurent chez elle une écoute intérieure du monde et de ses manifestations sonores et visuelles. Le poète a les mains pleines d'images comme l'enfant, écrit-elle dans *La mémoire et la voix*¹⁰. Et Hélène nous en offre de si belles qui gardent en réserve le secret des mots et leur infinie profondeur : celles de son séjour vietnamien,

Porteuses de vie et de mystère
Les jeunes filles en tuniques blanches
Traversent la poussière des villes
Et reposent, légères,
Les avirons de leurs sourires.¹¹

5 *Ibid.*, p. 65.

6 *Le dévoilement*, *op. cit.*, p. 59.

7 « Les arbres, la voix », in : *Résonnances*, *op. cit.* p. 95.

8 « Fontana di Trevi », *ibid.*, p. 103.

9 Han Mac Tú, *Le Hameau des Roseaux*, trad. par Hélène Péras et Vu Thi Bich. Paris : Arfuyen, 2001.

10 *La mémoire et la voix*. Paris : sans éditeur, 1983, p. 61.

11 *Le dévoilement*, *op. cit.*, p. 60.

ou de son parcours de vie qui parle d'errance, d'appel, de creusement,

Avec cette voix qui est vibration du silence,
Et ces gestes, l'un après l'autre,
Tissant l'invisible fil d'or.¹²

et aussi celles des déchirures et des douleurs, mettant à nu le cœur vulnérable :

J'ai tracé les signes du vertige et de la fièvre,
Les signes des larmes,
Sur les sables du seuil
Comme on pose l'enfant,
Et je suis partie sans me retourner.¹³

Si le cri de l'enfant, son rire et son sourire peuvent émouvoir, la poétesse déchiffre aussi ses peurs et ses meurtrissures comme une « musique primordiale », échos d'un appel qui étouffe les mots qui voudrait trouver un passage. Elle s'interroge :

Mais si l'appel était une faute,
S'il fallait seulement aller,
Sans connaître le premier pas,
Sans rien attendre ?¹⁴

Le fait est là, nous sommes nés, nous avons grandi, mûri, vieilli en traversant toutes les épreuves. C'est un miracle en soi. L'enfant n'avait pas encore les mots pour désigner, distinguer, exprimer, sinon par les gestes, les cris, les regards qui sont autant d'appels et de réponses informulables aux questions angoissantes ou rassurantes qu'il reçoit de son environnement immédiat. Hélène Péras se souvient de cette épreuve primitive, « archaïque », dit Claude Vigée en parlant de la langue de son enfance alsacienne. Dans ses premiers poèmes, c'est le paysage provençal qui capte le malheur et l'emprisonne dans sa beauté.

- 141 -

Il n'était de Provence
Que sur tes lèvres bue,
Il n'était de soleil
Qu'aux rives de tes bras,

12 *Ibid.*, p. 40.

13 *Résonances, op. cit.*, p. 100.

14 *Le dévoilement, op. cit.*, p. 28.

De Méditerranée
Qu'au bleu gris de tes yeux.¹⁵

- 142 -

Le cri de l'absence pourrait-il contredire celui de la négation de l'autre, du Tout-Autre ? Il emporte le poète vers l'expérience nocturne (« Apprendre la nuit » annonce le titre d'un recueil de Vigée¹⁶), quand les mots peu à peu vont accorder l'ombre des morts aux lueurs discrètes de la vie et de la joie. Hélène y puise la force du mouvement et toujours celle du questionnement,

D'où, cette force revenue,
Point brillant dans la nuit,
Quand, de tout rivage éloignée,
La barque s'immobilise ?¹⁷

« La barque », métaphore du lieu et du temps de l'écriture poétique, dans la solitude et l'absence consentie, dans ces instants de veille et d'accueil où les mots appris résonnent de toutes les voix entendues. Dans le mouvement d'aller-retour du « je » au « tu » s'exprime une dimension philosophique et spirituelle de la poésie d'Hélène Pèras qui pourrait se définir ainsi : percevoir l'Absence, c'est s'ouvrir à la Présence ; percevoir la Présence, c'est consentir à l'Absence.

Le vieux lit de la Moder au pont d'Oberhofen.
5 septembre 1953 (matin).
Photographie de Claude Vigée.



15 *Résonances*, p. 65.

16 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*. Paris : Arfuyen, 1991.

17 *Le dévoilement*, *op. cit.*, p. 32.

« *Le lac de la rosée* »



Claude Tournon, *Poursuite*, 1.
Eau-forte.

